

OLIVIER BASSINE

La Guêpière

Dépôt légal : octobre 2021
Achevé d'imprimer en France

Remerciements

À la forêt de Marly, et plus particulièrement à cette route des Princesses que je dévale régulièrement à vélo et qui m'a donné l'idée — tordue — de ce crime (im)parfait,

À Éric-Emmanuel Schmitt qui, lui, a réussi à imaginer un crime parfait, même si son héroïne... bon, je ne vais pas divulguer...

Aux plus de 2 500 lecteurs qui ont téléchargé ce roman sur la plateforme Kobo-FNAC et dont la grande majorité m'a laissé des commentaires encourageants,

À Quentin et Juliette.

Du même auteur :

Le Trésor de Saint-Denis, éd. Atramenta, septembre 2017

Pourquoi, Enola Gay ?, éd. Kobo-FNAC, mars 2019

Héros (au pied du mur), éd. Kobo-FNAC, octobre 2019

LE CHAT

Sous sa blouse blanche de médecin, elle ne porte rien d'autre qu'un peu d'essence de Guerlain... et la guêpière qu'il lui a offerte lors d'une précédente visite. C'était à l'occasion de leur premier anniversaire. Les lanières porte-jarretelles lui irritent un peu le devant des cuisses, mais elle n'ose pas passer la main sous la blouse pour se gratter la peau ou rajuster ces maudites ficelles qui pendouillent lamentablement, sans retenir l'ombre d'un bas nylon. Il ne s'agirait pas de susciter chez monsieur Guillermand, allongé sur la table de massage, le moindre désir lubrique. Elle n'aime pas ses petits yeux plissés qui l'observent sans discontinuer, comme s'il abaissait les paupières afin de masquer un regard salace.

Oh, et puis après tout ! S'il veut seulement se rincer l'œil, ce n'est finalement pas si grave... Avec la hernie discale qui lui bloque tout le dos et irradie jusqu'au creux du genou gauche, l'homme ne présente pas un grand danger physique. Tandis que le balancement des lanières, lui, devient vraiment insupportable.

Elle décide donc de remonter les porte-jarretelles à hauteur de sa taille et de les bloquer sous la guêpière, au niveau des hanches. Elle profite d'un moment d'inattention du patient pour s'exécuter, dévoilant l'espace de deux secondes une toison fine,

parfaitement épilée. Car naturellement, elle ne porte pas de culotte... La blouse retombe jusqu'au milieu des cuisses, le patient n'a rien vu.

— Bien. Mettez-vous sur le ventre, monsieur Guillermant. On va essayer de débloquer tout ça...

Stéphanie appuie alors dans le creux des reins du vieil homme, passe l'autre main entre la table et le haut de sa cuisse droite et, d'un geste sec, remonte la jambe jusqu'à former un angle droit avec le buste. Au moment où la jambe a atteint la verticalité, le patient a étouffé un petit cri. Il n'y a pas eu de craquement, mais ça a bien tiré au niveau de l'aîne.

— Et voilà, c'est fini ! Je pense que nous pouvons encore envisager une séance, et ensuite vous serez tranquille pour plusieurs mois.

Se relevant péniblement, le bonhomme remet son pantalon, ajuste sa ceinture et se dirige vers sa veste pour prendre son chéquier et régler la consultation. Pendant ce temps, Stéphanie rédige la facture que le patient lui a demandé pour sa mutuelle. Pas de chance ! Ce faisant, elle jette un œil sur la pendule qui oscille doucement dans une ambiance de zénitude, puis regarde son agenda qui annonce le prochain patient dans trois quarts d'heure. Elle accompagne monsieur Guillermant vers la sortie, puis retraverse la salle d'attente pour rejoindre son cabinet. Elle se rassoit à son bureau et, en attendant la prochaine

visite, feuillette distraitement le magazine du conseil départemental des Yvelines qui fait, comme d'habitude, l'apologie de son président.

Deux pages de pommade présidentielle et de Ryder cup plus tard, ses yeux se tournent à nouveau vers la pendule : dix minutes de retard ! Il ne leur restera qu'à peine une demi-heure avant le suivant... À ce moment précis, elle entend les gonds de la porte d'entrée grincer doucement et des pas feutrés traverser la salle d'attente. Elle se lève et décoince les lanières porte-jarretelles bloquées sous la guêpière afin de les laisser à nouveau pendre librement le long de ses cuisses. Elle déboutonne délicatement le haut de sa blouse — un bouton seulement, il faut lui laisser un peu de travail — laissant apparaître le haut de sa gorge. Sans être plantureuse, celle-ci n'en reste pas moins généreuse et ferme pour une jeune femme qui vient à peine de dépasser la trentaine et qui a déjà eu un fils aujourd'hui âgé de deux ans.

Elle n'a pas le temps de penser au petit Raphaël que déjà l'homme s'est glissé derrière elle et a passé ses deux mains entre le soutien-gorge et ses seins qu'il masse délicatement.

— Tu en as mis du temps ! Pour un peu, mon prochain patient arrivait avant toi... Allez, dépêchons ! dit-elle en se retournant sur sa chaise et en détachant la ceinture qui est à hauteur de son

visage.

— Il y avait un accident et un bouchon sur le pont de Bougival, répond le visiteur qui lui prend la main pour l'aider à se lever. Il l'entraîne vers la table de massage et avant de l'y allonger, il déboutonne entièrement la blouse.

— Ah, tu l'as mise... C'est gentil, dit-il en caressant la guêpière au niveau du ventre de la jeune femme.

— Et crois-moi, ce n'est que pour toi ! Aujourd'hui, la moyenne d'âge de mes patients doit se situer autour de soixante-cinq ans, répond-elle en accompagnant la boutade d'une petit rire taquin.

— De toute façon, avant de repartir, j'irai jeter un œil à ton carnet de rendez-vous, rigole-t-il à son tour. Et je repèrerai le jour et l'heure où tu recevras ce judoka que j'ai croisé il y a une semaine dans ta salle d'attente. Ce jour-là, je viendrai vous rendre une petite visite impromptue, histoire de vérifier...

— De vérifier quoi ?

— Que ce malabar n'a pas le même désir que moi...

— Montre voir, chuchote-t-elle au creux de son oreille.

Il la soulève doucement, la pose délicatement sur la table de massage et passe ses lèvres sur son cou, puis descend vers sa poitrine qu'il a déshabillée en

descendant les bretelles de la guêpière, pour finir au niveau de son entrejambe.

Un quart d'heure plus tard, la sonnerie du cabinet retentit. Il se rhabille. Elle rajuste sa blouse, remet de l'ordre dans ses cheveux blonds mi longs et retourne s'asseoir devant son ordinateur. Sur le chemin de la sortie, passant par la salle d'attente, il croise un homme d'une cinquantaine d'années qui se tient l'épaule droite avec la main gauche. D'un geste fugace de la tête, il le salue et referme sur lui la porte du cabinet.

La journée de Guillaume a été pénible. Le matin, il avait un comité central d'entreprise à Méru dans l'Oise, et en début d'après-midi, de retour à Chatou, il a dû se mettre en scène dans un pitch d'une heure trente face à des clients indiens qui cherchent à améliorer le système de guidage des appareils de leur flotte Jet Airways. Aussi un peu avant seize heures a-t-il décidé de quitter son bureau à Thales avionics electrical systems et de rentrer chez lui, à Chambourcy. Au moins, à cette heure-là, le trafic est-il relativement fluide, aussi bien au niveau du pont du Pecq qui monte sur Saint-Germain-en-Laye que de celui de Bougival qui rejoint ensuite la RN13. Il n'a pas envie de se taper tous les ronds-points du Vésinet et leurs feux rouges tous, sans exception, équipés de

radars. Il prend donc le chemin le plus long, le long de la Seine, mais qui lui évite de devoir traverser Saint-Germain, opération toujours très aléatoire en voiture. Il se dit alors qu'il serait temps qu'il achète un scooter au lieu de s'imposer de quitter le bureau avant 17 heures ou après 19 heures...

Arrivé devant sa maison de la rue de Montaigne à Chambourcy, une sorte de paradis de verdure en plein cœur de la région parisienne, bordé par la forêt de Marly et le golf de Joyenval, il donne un coup de klaxon pour prévenir Anaïs et la petite Chloé de son retour inhabituellement précoce. Pas de réponse. Il actionne le portail automatique avec la télécommande et stationne la voiture en face du garage, assez près de la porte afin de laisser à Anaïs la possibilité de garer la sienne. D'ordinaire, il n'a pas besoin de sortir les clés, car sa femme et sa fille sont déjà là. Mais cette fois, comme par hasard, il n'arrive pas à remettre la main sur le trousseau... Il retourne vers la voiture et récupère le sésame qui avait glissé de sa poche dans l'interstice situé entre le siège conducteur et la boîte de vitesse. Enfin rentré chez lui, il se dirige vers le frigo, décapsule une bière et s'allonge sur le canapé après avoir décroché le téléphone fixe de sa base.

— Salut chérie, c'est moi.

— Tu appelles du fixe ? Tu es déjà rentré ?

— Oui, après la réunion à Méru j'ai dû tenter de

convaincre nos clients indiens d'adopter le système de guidage. Mais ils m'ont saoulé, j'étais crevé et je me suis tiré, voilà. Tu veux que j'aille chercher la petite ?

— Oh, non, pas tout de suite. Marion m'a dit qu'elle pouvait la garder jusqu'à 19 h 30 le vendredi, et je t'avoue que moi aussi j'en ai marre. J'irais bien faire une partie de padel aux Pyramides, j'ai besoin de me défouler...

— Pourquoi, que s'est-il passé ? Ton patron t'a encore mis la pression ? C'est quand même incroyable ! Dans la fonction publique vous êtes encore plus abreuvés à la culture du résultat que nous dans le privé...

— Ce n'est pas du tout ça, mais je bosse sur un dossier qui me prend la tête et dont je ne vois pas bien l'issue. Une histoire compliquée d'accroissement soudain d'activité dans une PME.

— D'habitude, c'est plutôt le contraire, non ? Les entreprises ont plutôt tendance à planquer une partie de leurs résultats pour se faire du black... Là, je ne comprends pas très bien l'intérêt de déclarer plus que ce que l'on a gagné. À moins de vouloir payer plus d'impôts...

— Ou de jouer la lessiveuse...

— Comment ça ?

— Blanchir de l'argent sale. Ce n'est pas une manière

courante de faire, mais c'est possible. Bref, parlons d'autre chose, ça me gave. Alors, on va aux Pyramides ou pas ? Une petite demi-heure seulement, à 18 h 30, et on ira chercher Chloé ensemble après...

— D'accord. On se retrouve là-bas vers 18 h 20.

Guillaume raccroche et se rend dans la chambre à coucher où il défait son pantalon pour enfiler un short et un survêtement, puis déboutonne sa chemise pour passer un tee-shirt et sa veste de jogging. Il regarde sa montre : presque 17 h 40. Largement le temps de se rendre au Port-Marly par la RN13, même si à cette heure-ci, le trafic en provenance de la route de Cergy-Pontoise engorge un peu la descente vers la Seine. Mais il n'a rien de spécial à faire chez lui, et se dit qu'un peu d'entraînement sur l'elliptique des Pyramides avant la partie de padel constituera un échauffement appréciable en attendant sa femme. Il repart vers le parking devant le garage, interrompt son élan avant de franchir la porte car il a encore oublié les clés de la voiture, fait demi-tour, enfourne le trousseau dans son pantalon de jogging et referme la porte de la maison. Vingt minutes plus tard, il est installé sur l'engin qui va engendrer une petite suée, et après un bon quart d'heure de marche forcée, Anaïs le rejoint devant le mini terrain de tennis.

— En avant, lance-t-elle, c'est le moment d'oublier les fraudeurs du fisc et les avionneurs chinois !

— Indiens, ne peut-il s'empêcher de corriger avant de pénétrer sur le court à sa suite.

— Tu as appelé Marion pour lui dire que nous récupérerions Chloé un peu plus tard que d'habitude ?

— Euh, non, tu ne me l'as pas demandé. Et tu m'as dit qu'il n'y avait pas de problème pour elle...

— Oui, mais par correction on aurait pu le faire quand même. D'habitude, je l'appelle toujours quand on sait qu'on va dépasser 18 h 30. Attend, je vais rapidement lui passer un coup de fil.

Une fois l'information délivrée à la nounou, Anaïs attaque la petite balle avec une hargne qui surprend Guillaume. La puissance est telle qu'il doit forcer sur ses adducteurs pour pouvoir reprendre le puissant service.

— Tu as mangé du lion, ou quoi ? demande-t-il à sa femme. La vache ! J'aimerais pas être le contribuable indélicat qui doit affronter tes foudres en ce moment. Il va passer un sale quart d'heure...

— Hep, hep, hep... Je te rappelle qu'on est venu ici pour oublier le boulot. Mais juste pour ton info, et après on passe à autre chose : il n'y a pas un seul, mais quatre contribuables dans le collimateur. Et oui, ils vont passer un sale quart d'heure...

Ce disant, l'inspectrice des Impôts frappe la balle avec

une telle énergie que Guillaume est obligé de la laisser filer. Il serre les lèvres en forme de cul de poule et dodeline de la tête d'un air de circonspection. Il semble n'avoir jamais vu sa femme dans cet état...

Une demi-heure plus tard, il est temps d'aller chercher la petite. Anaïs a fait cavalier son mari en tous sens, et avec le quart d'heure d'elliptique en plus, celui-ci est tout haletant. Ils font l'impasse sur la case "douche", qu'ils prendront une fois rentrés à la maison, et montent tous les deux dans leurs voitures respectives.

— Donc, c'est OK, tu vas chercher Chloé chez Marion et moi je rentre prendre ma douche ? Promis, je n'abuserai pas et je te laisserai de l'eau chaude..., lance Anaïs en rigolant avant de s'engouffrer dans la DS jaune au toit noir.

Guillaume claque la porte de la Volvo sans bruit et démarre en trombe en direction de Chambourcy. Quinze minutes plus tard à peine, il est rue de Gramont. Il gare sa voiture juste devant la porte de l'immeuble de la nourrice — malgré la ligne jaune continue — sort et sonne aussitôt à l'interphone. La porte s'ouvre, il s'engouffre dans les escaliers et se précipite vers sa fille qui l'attend sur le palier. Il s'agenouille, l'embrasse, la prend dans ses bras. À l'inverse de la plupart des parents qui jacassent pendant des heures avec Marion sur le palier — au grand dam du voisin qui travaille chez lui et ne peut

pas se concentrer dans ces moments de braillements interminables — il fait juste un signe de la main à Marion et lui dit simplement “merci” avant de faire demi-tour avec son colis dans les bras.

— Elle est où, maman ? demande la petite.

— À la maison. Nous sommes allés jouer ensemble au tennis, mais comme elle était tout en sueur, elle est rentrée prendre sa douche. Tu vas la voir dans dix minutes à peine, ma chérie.

— Mais sinon, j’aime bien aussi quand c’est toi qui viens me chercher, mon papou.

Guillaume affiche un large sourire et fait tourner la fillette dans ses bras comme un derviche. Chloé éclate de rire puis prend place à l’arrière de la Volvo. Directement, comme une grande, sans le rehausseur, celui-ci étant resté dans la voiture d’Anaïs. Guillaume se dit, en dépit de toute règle élémentaire de sécurité, que le risque est minime sur le petit kilomètre de trajet qui les séparent du domicile familial. « Et puis, c’est une Volvo », tente-t-il de se rassurer tout en prenant la mesure l’inconséquence de son geste...

Quand ils arrivent — indemnes — rue Montaigu, Guillaume peste car sa femme n’a pas avancé suffisamment la DS pour qu’il puisse se garer derrière elle et refermer ensuite le portail. Il laisse la petite sur son siège et entre dans la maison pour récupérer le

double des clés accroché près de la porte d'entrée. Il entraperçoit sa femme en peignoir avec une serviette enroulée autour de la tête.

La mine déconfite.

— Regarde ! Encore ! dit-elle sur un ton qui ne présage rien de bon.

— Attend, j'arrive ! J'avance un peu ta voiture et je reviens avec Chloé, esquive-t-il.

Ceci fait, il pénètre dans la maison avec sa fille dans un bras et au bout de l'autre la mallette de travail qu'il avait laissée à l'arrière de la voiture.

— Qu'est-ce qu'il se passe, demande-t-il enfin à Anaïs.

— Quand tu es parti tout à l'heure, tu as dû laisser une fenêtre ouverte. Et voilà le résultat ! peste-t-elle en pointant le canapé du doigt.

Bien blotti entre deux coussins, un félin s'étire mollement en ouvrant un œil.

— Encore ce foutu chat qui est venu faire sa sieste ? Quand le voisin va-t-il enfin le laisser enfermé chez lui ? Ou au moins acheter un canapé suffisamment confortable pour que cet animal ne vienne pas squatter chez nous, sourit-il.

— C'est pas drôle, rétorque Anaïs d'un air boudeur et

les bras croisés. Comme si Guillaume était responsable.

— C'est pas un drame non plus...

— Tu sais bien que je risque encore de me taper une crise d'asthme. Et ça, c'est vraiment pas drôle du tout.

— Oh, un antihistaminique, un petit coup de ventoline et il n'y paraîtra plus. Et puis je vais chercher le Dyson. Il ne restera pas un de ces maudits poils dans le canapé, répond Guillaume qui a posé Chloé par terre.

Il se précipite ensuite sur le félin pour lui faire peur et l'obliger à reprendre le chemin inverse de celui par lequel il a fait irruption au sein du foyer Farchon-Roublet.

— Je te laisse faire ce que tu as à faire, lance Anaïs en se retournant en direction de la salle de bain et de l'armoire à pharmacie. Et après, il faudra préparer un steak haché et des haricots vers pour la princesse. Il se fait tard et il est plus que temps qu'elle mange.

Guillaume demande à Chloé d'aller dans sa chambre, puis il se saisit de l'aspirateur sans fil surpuissant. Il ôte le long balai et enclenche la petite brosse adaptée pour le nettoyage des meubles et sièges. Depuis la salle de bain, Anaïs entend le bruit rassurant. Elle entrouvre la porte et lance à son mari :

— Tu seras gentil de vider tout de suite le bac à poussière et de mettre ces saloperies dans un sac poubelle fermé.

— Oui chef ! maugrée Guillaume.

Après avoir consciencieusement passé l'aspirateur sur toutes les surfaces et dans tous les recoins du canapé, il se rend dans la cuisine, entrouvre la trappe et vide le bac dans le sac qu'il a préalablement et précautionneusement enroulé autour de l'engin afin d'éviter toute échappée de poussière et d'acariens. Puis il passe brièvement dans sa chambre et revient dans la cuisine, prépare le rapide repas de la petite, ouvre une bouteille de vin et entame la préparation du repas "des grands".

— Tagliatelles au saumon ! lance-t-il à la cantonade, espérant être entendu par sa femme.

Mais celle-ci est sortie de la salle de bain et est allée s'allonger dans son lit. Guillaume sert le repas de Chloé. Quand sa fille a fini de manger, il l'emmène dans sa chambre et lui raconte une brève histoire. Une fois les paupières de l'enfant affaissées, il retourne à la cuisine pour remettre le repas à chauffer. Tout doucement. Puis il entrouvre la porte de la chambre conjugale et, au léger grincement des gonds, Anaïs entrouvre un œil.

Rougi.

Les poils de chat ont commencé leur ignoble et implacable œuvre. Elle tousse un peu, ce qui n'annonce rien de bon pour la suite. Elle pressent que les jours prochains seront particulièrement désagréables...

— Chérie, le dîner est prêt. Tu viens manger ?

— C'est gentil, mais je me sens déjà oppressée. Je sens que je vais passer une nuit très désagréable et je n'ai pas très faim.

Guillaume s'assoit sur le rebord du lit, prend dans sa main celle de sa femme qui pend jusqu'à presque toucher terre, et lui dépose un délicat baiser. Il passe ensuite l'autre main sur son front.

— Comme tu veux. Mais après l'effort aux Pyramides, tu devrais manger un petit peu. Tu veux que je t'apporte le repas ici ? Tu veux un verre d'eau ?

— Non, vraiment, je n'ai pas faim. Mais si tu pouvais préparer un thé à la vanille et m'apporter un verre d'eau, ce serait adorable, dit-elle avant de se lancer dans une quinte de toux qui s'achève dans un sifflement apocalyptique.

Ce soir-là, Guillaume Farchon dînera tout seul. Et sa nuit sera perturbée par les quintes de toux de sa femme, ses mouvements dans le lit à la recherche d'une position qui favorise l'arrivée d'oxygène et ses retournements vers la table de nuit pour s'envoyer une

bouffée de ventoline.

Putain d'asthme ! Saloperie de chat !